

Inauguration EPUdF Côte varoise

Toulon 2 juin 2013

Prédication prononcée par le doyen Jacques-Noël Pérès dans le temple de Toulon pour la fête de l'Église protestante unie le 2 juin 2013.

Ésaïe 6, 8 : « J'entendis alors la voix du Seigneur qui disait : "Qui enverrai-je ? Qui donc ira pour nous ?" et je dis : "Me voici, envoie-moi !" »

La tradition luthérienne veut que, sauf exceptions dûment motivées car en la matière comme en d'autres la liberté doit être de mise, le pasteur ne choisisse pas les textes bibliques qui seront lus et prêchés le dimanche. Nous suivons plutôt une liste, publiée par l'Église, qui tient compte du rythme de l'année liturgique, une liste appelée lectionnaire. Il y a deux avantages principaux au lectionnaire. D'abord toutes les paroisses sont, par-delà les murs de leurs églises ou chapelles particulières, réunies dans une commune attention portée à la même parole, ensuite le pasteur n'est pas tenté de ne retenir, dimanche après dimanche, que les textes des Saintes Écritures qu'il préfère en éliminant les autres. Loin de moi l'idée de penser que vos pasteurs auraient cette indélicate façon de faire, mais il me plaît de souligner combien il est parfois difficile de lire, de comprendre, de méditer, plus simplement dit de s'approprier tel ou tel chapitre, tels ou tels versets de notre Bible, oui, de les faire nôtres en sorte qu'ils nous parlent, nous consolent, nous encouragent en chacune des situations concrètes où nous sommes. Et pourtant, et pourtant... Se colleter avec le texte biblique, tâcher de le pénétrer pour que lui-même nous pénètre et oriente nos pensées et même nos actions, n'est-ce pas ainsi que l'on est le plus attentif à ce que l'Esprit, le Saint-Esprit nous souffle, nous inspire ? J'ai un penchant pour le patriarche Jacob, qui toute une nuit a lutté avec l'ange de l'Éternel au gué du Jabbok et qui en a été blessé, parce que c'est lors précisément qu'il a été mis à terre, la hanche défaite, qu'il a saisi Dieu, oui l'a saisi : l'a tenu ferme ne voulant le laisser aller qu'il l'ait béni ; l'a saisi : l'a compris, compris comme étant le Dieu de la grâce et du salut.

Or, pour le présent dimanche, premier dimanche après la fête de la Trinité, qui elle-même suit la Pentecôte, dans nos paroisses luthériennes, nous lisons les trois textes qui ont été retenus pour ce culte et que vous venez d'écouter. De la sorte, dans ce consistoire, dans votre Église locale, ici à Toulon ou ailleurs, comme dans ma paroisse à Paris, la paroisse Saint-Jean, au même instant nous écoutons Dieu nous parler dans les mêmes termes, et c'est déjà l'unité, un peuple uni je veux dire, peuple de Dieu, l'Église. Ah oui, le prédicateur ici et là-bas s'exprimera différemment, abordera ces mêmes textes de manière différente, personnelle, en retiendra tel aspect. C'est que dans l'Église, son unité ne signifie pas unification. Il n'y a pas d'uniformisation, nécessairement réductrice. Au contraire, nous avons voulu, nos synodes, jusqu'aux synodes national réformé et général luthérien tenant séance ensemble à Belfort l'an dernier, ont voulu préserver dans l'unité affirmée laisser à chacun la liberté d'expression de sa foi, de sa piété. Et c'est cela, notre désormais Église protestante unie de France.



Que cette Église soit, existe, c'est certes une bonne chose. Encore lui reste-t-il à être ce qu'elle doit, je veux dire le lieu et l'instrument de la prédication de l'évangile, évangile de liberté aussi, je reprends un terme déjà utilisé par moi plusieurs fois depuis quelques minutes, cette liberté qu'offre la grâce lorsque l'Éternel nous assure que nous sommes soulagés de tout ce qui nous oppresse, nous accable, nous met mal à l'aise, suscite en nous regret et amertume, tout ce que nous nommons d'un seul mot : péché. Or voici qu'en Jésus-Christ, qui a partagé notre expérience humaine jusqu'à son terme ultime, la mort, mais en Jésus-Christ ressuscité, vainqueur c'est-à-dire de tout ce que j'ai rangé à l'instant sous le terme péché, c'est ce que l'apôtre Paul écrivait aux chrétiens de Corinthe et c'était notre épître de ce dimanche, eh bien nous en sommes délivrés...

ah oui, reprenons l'idée de liberté : libérés ! Hier accablés, ratatinés sous le poids de tant de difficultés, repliés sur nous-mêmes – le Dr Luther, reprenant en fait l'enseignement de saint Augustin, disait que l'homme pécheur est l'homme replié sur lui-même, homo incurvatus in se –, nous voilà depuis Pâques redressés. Avez-vous prêté attention à la seule chose que l'on voit, lorsqu'on est recourbé sur soi ? Regardez : c'est votre nombril que vous voyez ! Que vous voyez au risque d'oublier ou pire de mépriser ce qui vous est offert, la grâce. Se déplie-t-on quand la grâce précisément nous y engage et on est en mesure alors d'avoir les yeux levés, le regard en haut mais aussi à l'entour, et cela, être ainsi debout, c'est être justifié.

En haut, oui, vers le Dieu qui nous délie, nous dégage, nous débloque, nous débarrasse de tout ce qui nous entrave et nous empêche d'aller. Beaucoup de « dé- » en cette affaire... Ce préfixe en français souligne l'idée de privation ou de séparation. Ainsi donc, pour nous, ce qui nous est attesté, c'est qu'il n'y a plus de liens, plus de blocages, plus d'embarras : nous sommes libres, libres d'agir, d'agir comme le Seigneur – les yeux vers le haut – l'attend de nous et d'aller, de partager avec les autres – nos yeux regardant autour de nous – partager la joie de l'évangile. « J'entendis alors la voix du Seigneur qui disait : "Qui enverrai-je ? Qui donc ira pour nous ?" », question jadis à l'adresse du prophète Ésaïe. Vous vous souvenez de sa réponse à cette question : « et je dis : "Me voici, envoie-moi !" » Alors nous, qui aujourd'hui entendons la même question, que sommes-nous prêts à répondre ? Au nom de notre liberté, allons-nous nous considérer dégagés de toute obligation ? Ou au contraire, parce précisément que nous avons la liberté de répondre au Seigneur « Me voici, envoie-moi ! », ou à l'inverse : « Surtout pas moi, engage qui tu veux, pourvu que ce ne soit pas moi ! », allons-nous user comme il convient de notre liberté, pour décider de nous engager toujours mieux à son service ?



Ah oui ! L'évangile lu ce matin [Luc 5, 1-11], vous vous le rappelez, rapportait cet épisode généralement bien connu de la pêche miraculeuse, quand après n'avoir pourtant rien pris dans leurs filets durant toute la nuit, Simon Pierre et ses compagnons, sur l'injonction de Jésus, les mettent à nouveaux à l'eau, où aussitôt s'y entassent tant et tant de poissons qu'ils ne peuvent même plus être tirés à bord. Une chose me paraît bigrement importante en l'affaire. À savoir que c'est parce qu'ils n'ont pas craint d'écouter une parole, celle de Jésus en l'occurrence, parole qui leur paraissait à première audition étrange, qui certainement les dérangeait dans leur manière habituelle de faire, mais pourtant qu'ils ont écoutée, qu'ils ont suivie, que Simon et ses compagnons ont vu se réaliser ce que leur plus belle espérance même les empêchait d'escompter. Ils se sont levés, à l'écoute d'une parole étonnante, surprenante, en tout cas saisissante. Ils se sont levés pour jeter leurs filets... peut-être aussi pour que Pierre puisse mieux ensuite s'incliner devant Jésus, vous vous souvenez, cela aussi, on l'a lu : « À cette vue, Simon-Pierre tomba aux genoux de Jésus en disant : "Seigneur, éloigne-toi de moi, car je suis un coupable." »

Nous en revenons à ce que j'expliquais il y a quelques minutes. Celui que le péché accable est courbé. Cependant l'évangile nous dit ici que Jésus ne se satisfait pas d'une telle attitude. « Sois sans crainte ! », dit-il à Pierre sans attendre. C'est cela précisément, me semble-t-il, le cœur de l'évangile : la crainte est bannie, toute peur est rejetée, la confiance revient et avec elle l'assurance et le courage, j'allais oublier la joie aussi, et l'on est redressé, debout ! Au fond, n'est-ce pas ce qu'en d'autres termes Paul écrit aux Corinthiens, dans l'épître retenue pour ce dimanche [1 Co 15, 1-11] ? Être présent aux côtés du Christ, avec lui, naguère couché dans l'obscurité du tombeau mais maintenant debout dans la lumière de Pâques, c'est participer à sa résurrection, qui que nous soyons, quels que nous soyons. Cette participation, Paul la nomme grâce, la grâce qui fait de chacun de nous un être nouveau et de nous tous ensemble un peuple régénéré, l'Église. « Ce que je suis – écrit l'apôtre –, je le dois à la grâce de Dieu et sa grâce à mon égard n'a pas été vaine. » Lui persécuteur hier, aujourd'hui est prédicateur de l'évangile ; lui emplis de haine hier, aujourd'hui annonce la bienveillance de Dieu !

Alors, cette grâce – de grâce ! allais-je dire – utilisons-là ! Comment rendre la grâce utile ? Je peux poser la question différemment : Dieu a-t-il besoin de moi, de toi, de nous ? C'est un rabbin très

écouté quelque part en Ukraine au XVIIIe siècle, celui que l'on appelle le Grand Maggid de Mezeritch, qui affirmait : « De deux choses l'une : ou bien Dieu est le roi du monde, et je ne fais pas assez pour le servir ; ou bien il ne l'est pas, et c'est de ma faute. » Il n'y a pas là qu'une boutade, et sous l'allégation plaisante, il y a à la fois une vérité et une mise en garde. La vérité, c'est que Dieu ne peut pas tout. Nous avons l'habitude de dire qu'il est tout-puissant. Je pense que c'est là une mauvaise traduction du terme grec, utilisé une seule fois par Paul, mais qui apparaît souvent sous la plume de l'auteur de l'Apocalypse et qui sera repris par les Pères de l'Église, terme grec qui en fait désigne « celui qui gouverne tout » ou « le maître de tout », παντοκράτωρ, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Et justement, pour gouverner, pour que les choses aillent au mieux, il a besoin – et voilà la mise en garde – d'une part d'être obéi et d'autre part d'avoir des relais, des agents, des ministres, des hommes et des femmes qui, comme le suggérait mon rabbin, fassent en sorte que sa domination soit reconnue par tous. Des hommes et des femmes qui, forts de sa force, riches de ses dons, animés par la grâce, annoncent ce qu'il veut et ce qu'il fait, son dessein, son plan, le salut offert libéralement, gracieusement, reprenons le mot, gracieusement à tous. Des hommes et des femmes qui disent sans crainte et librement : « Me voici, envoie-moi ! »



Qui le disent individuellement, personnellement, chacun en sa conscience, en toute conscience, dans un face-à-face intime avec Dieu. Permettez-moi de suggérer que c'est ce que chacun de nous devrait dire chaque fois qu'il a confessé son péché, et qu'il est donc redressé, prêt à partir, à aller de l'avant. Qui le disent aussi collectivement, unanimement, tous ensemble réunis, et c'est d'ailleurs le sens de la confession de la foi proclamée lors du culte de la communauté. Eh oui ! L'Église, et en particulier le culte paroissial, est le lieu où l'on se forme et se prépare à la mission qui est la nôtre, un lieu d'accueil parfois, certes, mais un lieu d'envoi assurément. Un historien de la liturgie vous dirait que longtemps, dans les siècles passés, après la bénédiction de la fin du culte, celui qui présidait encourageait les fidèles et leur donnait de l'assurance en leur disant : « Allez ! C'est l'envoi », « Allez ! C'est le départ. » Tenez, je me demande même, s'il ne faudrait pas remplacer l'expression « aller au culte », qui signifie notre participation à l'action de l'Église, par « partir du culte », qui en rendrait mieux compte.

Il me plaît d'imaginer qu'en constituant au synode de Belfort, en mai 2012, l'Église protestante unie de France, nous avons voulu, réformés et luthériens, signaler haut et fort que nous sommes précisément disposés en un ordre nouveau pour remplir la tâche qui nous incombe, de rendre l'évangile actuel à quiconque. Par actuel, j'entends que l'évangile n'est pas une vieille chose défraîchie et poussiéreuse, qui n'aurait rien ou presque à dire à nos contemporains. J'entends aussi qu'il engage à un acte, qu'il justifie des actes. Pour tant et tant autour de nous, accablés par mille et mille soucis dont vous connaissez les noms aussi bien et peut-être mieux que moi-même, qu'ils ne savent plus en qui se confier et perdent toute espérance, mais pour tant et tant aussi, insouciantes et heureux, l'évangile, si nous le leur présentons, peut ouvrir des horizons nouveaux.

Nous avons tenu, il y a trois semaines, le premier synode national de cette Église protestante unie de France. En cette occasion, un message a été rédigé à l'intention de toutes nos paroisses et Églises locales. Je vous invite vivement à le lire. Ses trois premières phrases consonnent en tout point avec ce que je viens de tâcher de prêcher ce matin. Ces trois premières phrases, les voici : « Au seuil de la mission qui lui est confiée, l'Église protestante unie de France entend l'appel qui lui est adressé par Jésus-Christ : lève-toi et marche ! Alors, levons-nous et marchons. Notre unité, riche d'une diversité assumée, est un signe d'espérance que nous voulons partager. » Frères et sœurs, chers amis, partons donc, allons là où l'Esprit nous envoie, séparons-nous pour remplir chacun la mission à laquelle il est appelé, dans la famille, au travail, dans les rues de nos villes, mais attention, de façon assez étrange j'en conviens, séparons-nous – allez, c'est le départ ! – tout en restant unis néanmoins car c'est assez paradoxalement possible, mieux unis, davantage unis ! Une union commune. Notre communion.

Ainsi soit-il !